

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte  
**Band:** 55 (2005)  
**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Péril vénérien. La lutte contre les maladies sexuellement transmissibles à Lausanne et Neuchâtel avant l'apparition du sida [Nicole Malherbe]

**Autor:** Halle, Marianne

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 25.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

permet plutôt de mettre l'accent sur le déterminisme qui pèse jusqu'alors sur les femmes. L'accès de plus en plus facilité à l'éducation, et tout particulièrement l'éducation supérieure, ouvre de façon remarquable les horizons des jeunes filles issues de milieux plus populaires. Le chapitre sur l'accès des femmes à l'Université ou encore celui sur les femmes de carrière au XX<sup>e</sup> siècle sont à cet égard éloquents.

Une part significative de l'ouvrage est également consacrée aux artistes, musiciennes de talent comme Caroline Boissier-Butini, peintres sur émail ou sur toile telle la si énergique Amélie Munier-Romilly, écrivaines à l'image de Noëlle Roger aujourd'hui totalement oubliée, critique d'art, ce qu'était Lucienne Florentin, ou encore femmes de théâtre telles Greta Prozor ou Ludmilla Pitoëff. Personnalités souvent injustement méconnues, la plupart de ces artistes mériteraient bien plus que quelques lignes et ce devrait être l'un des mérites du livre que d'inspirer de nouvelles recherches.

Tout est d'ailleurs fait pour y inciter, à commencer par les abondantes bibliographies rassemblées à la fin de chaque partie, générales ou plus particulièrement consacrées aux femmes portraiturées. A ce propos, il faut souligner le considérable travail d'édition réalisé afin d'assurer l'homogénéité des textes et des appareils critiques rédigés par les 56 auteurs réunis pour l'occasion. Une recherche iconographique d'une grande qualité, qui rassemble des images toujours pertinentes, souvent issues de collections privées et peu connues vient encore enrichir le volume.

Certes, on pourrait sans fin interroger la présence de telle personnalité, regretter des absences, discuter certains regroupements. Il n'est par exemple pas certain que Mme Denis, parente, amante et égérie par ailleurs fort intéressée de Voltaire, supporte bien la comparaison avec ses voisines de chapitre, l'illustre Mme de Staël et l'efficace et charmante salonnière du Congrès de Vienne, Anna Eynard-Lullin. C'est là un risque inhérent à ce genre d'ouvrage, mais aussi finalement l'une de ses vertus: amener chaque lecteur à réfléchir à ses propres conceptions de la célébrité féminine, imaginer sa sélection et surtout, par comparaison, mieux comprendre les raisons de ses choix.

Au final donc, ce livre présente de nombreux éléments de grande valeur, ce qui fait d'autant plus regretter l'absence d'un index des noms qui aurait permis de retrouver aisément les 86 personnalités traitées par des notices, ainsi que les nombreuses femmes citées dans les introductions sans faire l'objet d'un article plus détaillé. Et l'on attend encore plus impatiemment une histoire globale des femmes à Genève et en Suisse romande, une entreprise complexe et longue, certes, mais dont cet ouvrage laisse pressentir combien elle pourrait être fructueuse.

*Françoise Dubosson, Carouge*

Nicole Malherbe: **Péril vénérien. La lutte contre les maladies sexuellement transmissibles à Lausanne et Neuchâtel avant l'apparition du sida.** Neuchâtel, Editions Alphil, Collection Histoire et société, 2002, 190 p.

Appelée à l'origine «mal de Naples», à cause de son apparition présumée dans le port méditerranéen au XV<sup>e</sup> siècle, la syphilis n'est en fait pas la plus commune des maladies vénériennes, bien qu'elle demeure celle qui a le plus frappé les esprits. Des trois pathologies abordées par l'ouvrage de Nicole Malherbe, à savoir la syphilis, le chancre mou et la blennorragie, c'est en effet la dernière dont la fréquence est la plus élevée. Tirée d'un mémoire de licence, cette étude porte sur la lutte contre ces maladies dans les villes de Lausanne et Neuchâtel. La perspective comparative permet de montrer que si le combat antivénérien était fondé sur les

mêmes principes dans les deux capitales cantonales, la réalité concrète de cette lutte a varié d'un endroit à l'autre. Après quelques pages introductives, dont une préface de Geneviève Heller, retraçant l'histoire de ces maladies comme des connaissances médicales et thérapeutiques qui s'y rapportent, l'auteur recentre son récit sur la Suisse et entre dans le sujet. Une première partie raconte les pas initiaux de la lutte (1870–1918), qui s'inscrivent dans un moment particulier. En effet, les maladies vénériennes étaient déjà connues et relativement fréquentes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais les craintes, très répandues à l'époque, liées à la dégénérescence de la race ont fait croître l'intérêt des médecins comme des philanthropes pour ce problème. Les maladies vénériennes cessent alors d'être considérées comme faisant partie de la sphère privée pour devenir un problème d'envergure nationale: le «péril vénérien» était né, rejoignant ainsi dans la triade des grands fléaux sociaux du tournant du siècle la tuberculose et l'alcoolisme. Les moyens de cure pour ces maladies étant rares, fastidieux et douloureux quand ils ne sont pas simplement absents, contribuent à situer la première phase de la lutte sur un plan essentiellement moral et non médical. L'un des points qui distingue ces pathologies des autres fléaux sociaux est la notion de culpabilité du malade: la contagion se produisant le plus souvent lors d'un acte moralement répréhensible et évitable (une relation sexuelle hors mariage), les malades sont considérés comme responsables de leur état. Le fait de voir ces maladies comme les conséquences d'une faute a orienté le combat antivénérien dès le début. Très rapidement en effet, la problématique des maladies vénériennes devient indissociable de celle de la prostitution, perçue, non nécessairement à tort d'ailleurs, comme la source principale de contagion. Deux courants dominant alors le débat, l'abolitionnisme et le réglementarisme. Le premier, mouvement proto-féministe majoritaire à Neuchâtel, tente de venir en aide aux «filles tombées» ainsi qu'aux mères de familles innocentes contaminées par un mari volage; alors que le second, plus pragmatique et dominant à Lausanne, cherche davantage à exercer un contrôle social fort sur le monde de la prostitution, notamment sur le plan médical. Parallèlement, les premiers dispensaires et services spéciaux pour vénériens dans les hôpitaux s'organisent. Pourtant, ceux-ci peinent à convaincre une grande partie des malades de s'y rendre, la crainte de se montrer publiquement en tant que vénérien étant toujours très forte. Un autre front de la lutte est celui de l'information, sous forme de campagnes d'éducation sexuelle. C'est d'ailleurs l'un des éléments intéressants de ce travail, qui gagnerait à être explicité et analysé plus en profondeur qu'il ne l'est ici: la lutte contre les maladies vénériennes génère un discours nouveau sur la sexualité. Pourtant, ces tentatives d'informer le public se heurtent, et cela presque tout au long de la période traitée, à deux écueils. D'abord, il est à l'époque presque impossible de parler de «prophylaxie individuelle» (préservatifs et autres solutions chimiques) sans être immédiatement accusé de promouvoir la contraception. Ensuite, toute information trop explicite sur la sexualité risque d'être considérée comme une incitation à la débauche, surtout lorsqu'elle est destinée aux jeunes. Il s'agit en conséquence plus d'une norme sexuelle à promouvoir, faite de continence et de morale stricte, que d'une réelle information. Avant la Première Guerre mondiale, le terrain est donc essentiellement occupé par d'autres acteurs, à savoir les commerçants qui vendent des produits de ce type. Le dossier de sources reproduites dans l'ouvrage de Malherbe est intéressant à ce titre, puisqu'il donne notamment à voir plusieurs de ces publicités.



La Première Guerre mondiale marque une rupture dans l'histoire de la lutte contre les maladies vénériennes. C'est en constatant les ravages que produisent ces maladies dans l'armée que l'Etat intervient pour la première fois dans le combat et met en place un système de déclaration obligatoire de tous les cas de maladies vénériennes diagnostiqués chez les soldats. L'enjeu devient alors réellement national.

La Seconde partie du travail couvre une nouvelle phase, qui débute dès la fin du conflit avec la création de la Société suisse de lutte contre les maladies vénériennes (SSLMV), dont l'objectif est de centraliser et de coordonner une lutte qui se veut d'envergure nationale et de longue durée. Dans ce but, elle réalise entre 1920 et 1921 une enquête nationale, la première dans son genre, pour connaître l'étendue du mal. Un préjugé très répandu s'en trouvera bousculé: celui du rôle de la prostitution dans la propagation de ces maladies. En effet, les résultats de l'enquête (dont le taux de participation est estimé entre 75% et 100%) démontrent que ce sont les relations sexuelles extraconjugales, mais non vénales, qui sont le premier vecteur de contagion. Cette donnée a son importance, car un changement de point de vue s'opère au début des années 1920. Ce qui différencie bons et mauvais malades, c'est-à-dire avant la guerre le mode de contagion, devient la manière dont ils se soignent. Ceux qui appliquent à la lettre les prescriptions du monde médical et des moralistes, se présentant d'eux-mêmes aux consultations et suivant leur traitement, sont relativement bien acceptés. Alors que les récalcitrants, qui refusent d'être traités et continuent de contaminer leur entourage sont unanimement condamnés. Ainsi, la SSLMV tente de quitter le champ moral pour une orientation plus strictement médicale et scientifique.

Malherbe ouvre ensuite un troisième chapitre et entre dans le détail de l'action menée par les sections cantonales vaudoise et neuchâteloise. La première est considérée par le comité central comme un modèle à suivre. Souvent en avance sur les autres cantons, la lutte antivénérienne menée par la section vaudoise connaît d'abord une orientation plutôt libérale, axée sur l'information et l'accès aux soins anonymes et gratuits, avant de devenir progressivement plus coercitive à partir de 1925. Preuve de la nouvelle direction prise par le combat, la loi cantonale de 1928, première nationale, qui permet d'obliger les vénériens récalcitrants à se soigner. A Neuchâtel, un personnage omniprésent, le Dr Chable, dirige le combat selon des positions très proches de celles d'une autre organisation au nom évocateur: le Cartel romand d'hygiène sociale et morale, dont il est d'ailleurs le président durant de nombreuses années. Le Dr Chable organise principalement des campagnes d'éducation sexuelle destinées aux enfants et adolescents du canton. Pourtant, c'est bien plus d'une éducation morale qu'il s'agit, puisque le message central consiste à réduire la vie sexuelle de ses ouailles à son expression la plus traditionnelle, les relations à but de procréation, et ce uniquement dans le cadre du mariage. On notera ici un regret: l'analyse des causes des différences entre la lutte antivénérienne menée dans les deux cantons est un peu courte.

La Seconde Guerre mondiale est, tout comme la Première, elle aussi un moment clé dans l'histoire de la lutte contre les maladies vénériennes. En effet, la découverte de la pénicilline en 1941 rend celles-ci curables de façon relativement rapide et indolore. La lutte, dont l'intensité était déjà passablement réduite depuis 1935, prend fin dès la seconde moitié des années 1940. Un chapitre de l'histoire sociale de la médecine se referme alors. Les maladies vénériennes avaient cristallisé les peurs de la société face à la dégénérescence tant physique que morale de la

race. La lutte contre ce fléau a pour le moins eu comme conséquence de faire sortir de la sphère privée la sexualité individuelle pour en faire un sujet à dimension publique. Le discours, nouveau tout en restant normatif et moralisateur, que ce mouvement a fait naître, prête à réflexion à l'heure où le sida continue ses ravages.

Marianne Halle, Genève

### *Allgemeine Geschichte / Histoire générale*

Gert Melville, Markus Schürer (Hg.): **Das Eigene und das Ganze. Zum Individuellen im mittelalterlichen Religiosentum** (Vita Regularis. Ordnungen und Deutungen religiösen Lebens im Mittelalter, Band 16). Münster/Hamburg/London, LIT-Verlag, 2002, XLI, 682 S.

Der im Sonderforschungsbereich 537 «Institutionalität und Geschichtlichkeit» an der TU Dresden als Teil des Projektes «Institutionelle Strukturen religiöser Orden im Mittelalter» entstandene Band will das «Individuelle» ebenso wie seine Ableitungen «Individuum» und «Individualität» als zentrale Begriffe abendländischen Denkens und damit Kristallisationspunkte zahlreicher historischer Diskussionen für die Untersuchung der mittelalterlichen Vita religiosa erschliessen. Der nach dem Vorwort der Herausgeber in Arbeitsgesprächen konzipierte Band hat durch die Mitwirkung von Gastautoren an Gestalt und Aussagekraft gewonnen. Er gliedert sich nach der einleitenden Darlegung der Aspekte zur Aporie von Eigenem und Ganzem im mittelalterlichen Religiosentum durch Gerd Melville in fünf Abschnitte. Nachdem die Einleitung Melvilles bereits den Rahmen des Bandes abgesteckt hat, geben drei Einzelbeiträge «Grundreflexionen». Neben der Darstellung der «partizipativen Identität, Selbstexklusion und Mönchtum» stehen Geschichten zum Thema Individualität und die «Revisiting the Twelfth-Century Individual».

Ein zweiter Abschnitt wendet sich dem «Einzelnen und Gott» zu. Franz Neiske zeigt anhand des Bibelzitats «Bei deinem Namen habe ich dich gerufen» Individuum und Seelenheil in der frühmittelalterlichen Klostergemeinschaft, wobei er sich insbesondere auf die Memoria abstützt. Auch die Beiträge von Piroška Nagy, Jennifer A. Harris und Stefan Müller stellen Individualität und Selbsterkenntnis in den Mittelpunkt ihrer Beiträge. Der dritte Abschnitt des Bandes «Persönlichkeit, Modell, Typ» geht im Aufsatz von Cristina Andenna der Frage nach «modelli di vita o fondatori di ordini» bei Stefan de Thiers und Stefan de Obazine nach. Achim Wesjohann sucht in frühen franziskanischen Quellen Indizien für das Individualitätsbewusstsein. Auch die weiteren drei Beiträge dieses Abschnittes beschäftigen sich hauptsächlich mit dem Bettelorden des 13. Jahrhunderts. Man vermisst hier eine Auseinandersetzung mit älteren Persönlichkeiten im Religiosentum wie zum Beispiel Odilo und Hugo I. von Cluny oder Bernhard von Clairvaux. Im vierten Abschnitt «Selbst, Identität, Gemeinschaft» gehen die sechs Beiträge auf das armenische Mönchtum, das Noviziat in der Regula Benedicti, das Kanonische Recht des 12. Jahrhunderts, Aelreds Darlegungen zum Gemeinschaftsleben und die Stellung des Individuums in der Mission und Seelsorge der Bettelorden ein.

Der fünfte und letzte Abschnitt «Das Individuelle und das Institutionelle» behandelt zuerst die Situation unter den cluniazenzischen Gewohnheiten und Statuten des 11.–13. Jahrhunderts, um sich dann in drei Beiträgen mit Klosterfrauen zu